Jacquier, Jacques
Les fantoches

de l'auteur

JACQUES JACQUIER

Les Fantoches

COMÉDIE EN UN ACTE

La scène se passe à Bruxelles, Rue Royale
dans un bureau d'avocat.



GAND
A. SIFFER, IMPRIMEUR

1906

LES FANTOCHES

COMÉDIE EN UN ACTE.

JACQUES JACQUIER

Les Fantoches

COMÉDIE EN UN ACTE

La scène se passe à Bruxelles, Rue Royale
dans un bureau d'avocat.



GAND
A. SIFFER, IMPRIMEUR

—

1906

PERSONNAGES :

LA BARONNE CANDIDE DES AMERTUMES.
THÉRÈSE JOHNSON.
PHILIPPE DAURAC, Avocat.
JACQUES MORAND.
GRIGORUS, notaire.

—

Cinq fantoches du théâtre Guignol :

MADAME PIPELET.
UNE JEUNE FEMME ÉLÉGANTE.
UN BEAU JEUNE HOMME.
L'AVOCAT.
LE DIABLE.

La scène se passe à Bruxelles, Rue Royale dans un bureau d'avocat.

LES FANTOCHES

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le bureau-fumoir de Philippe Daurac meublé avec une sobre élégance objets d'art, bronzes, bibliothèque, vaste bureau.

Sur le devant de la scène, *et placée très en vue du public, une armoire hollandaise*, dont le rideau de soie relevé laisse apercevoir cinq fantoches, personnages ordinaires du théâtre Guignol.

Au lever du rideau Jacques est assis devant le bureau de Philippe, qui l'écoute attentivement, les coudes sur le bureau. A côté de lui est déposée une énorme farde de papiers dépassant d'un portefeuille noir.

—

SCÈNE I.

Jacques Morand, Philippe Daurac.

JACQUES.

Ce que cela me fait plaisir de te retrouver, mon vieux, les amitiés c'est comme les dents, il faut les faire quand on est jeune.

PHILIPPE.

Mais les unes comme les autres doivent être soignées, sinon on les perd. Je t'avais un peu oublié... nous avons quitté St-Louis en 89, nous sommes en 1906... voilà seize ans que tu m'as lâché, et cela dans un pays grand comme une province.

JACQUES.

Tu as une vie si occupée! après des études brillantes tu deviens un avocat célèbre, doublé d'un écrivain

de valeur. Tes livres s'achètent ! voilà de beaux succès ! Et avec les femmes ! Adoré de toutes, à trente ans tu épouses une créature belle, amoureuse de toi, et riche. Les soucis d'argent t'ont été épargnés, c'est beaucoup dans la vie. Avoue que je suis assis devant un homme heureux ?

PHILIPPE.

Bah ! le bonheur et le beau temps amènent souvent les orages. Il dépend de la santé, des aspirations. Un homme qui n'a pas connu le malheur, n'est pas toujours un homme heureux !

JACQUES (*se lève et regarde les objets d'art et les bibelots*).

C'est possible. Tu permets qu'on regarde.

PHILIPPE.

Comment donc. Encore bibeloteur ?

JACQUES.

Non ! je vis à la campagne depuis la mort de mes parents. Pour le moment je collectionne des procès-verbaux Il y en a un joli paquet.

PHILIPPE.

N'est-ce pas à eux que je dois ta visite ?

JACQUES.

Méchant (*il découvre en arrivant sur le devant de la scène, l'étagère et les marionnettes qu'il examine avec curiosité.*) Tiens les pensionnaires d'un guignol. Je croyais que tu n'avais pas d'enfants.

PHILIPPE (*se levant*).

Je n'en ai pas.

JACQUES

Je suis maladroit, j'éveille peut-être des regrets.

PHILIPPE (*lui offrant une cigarette et allumant la sienne*).

Du tout, au commencement de notre mariage ma femme était humiliée de ne pas être mère, comme les autres, mais elle m'a vu si persuadé que la paternité n'est pas le complément nécessaire du ménage heureux....

JACQUES (*interrompant*).

Qu'elle a reporté sur toi toute son affection ! Tu es un enfant gâté n'ayant à redouter que les drames à deux personnages Tu n'as pas d'ambitions ?

PHILIPPE (*prenant Jacques par le bras et allant s'asseoir sur le canapé à gauche*).

Ce serait ne plus vivre, mon cher ! Mon dernier roman a eu j'en conviens un très grand succès ! aujourd'hui je rêve d'être joué et applaudi au théâtre.

JACQUES.

Méfie-toi de tes compatriotes. Si tu vis en Belgique, la bonne raison pour que tes pièces soient sifflées ! Vois nos artistes, nos écrivains, ils ont fui l'influence de cet esprit de dénigrement propre à l'âme belge ! ce sont les journaux parisiens ou étrangers qui font

connaître nos hommes de lettres. Mais dis-moi à quoi servent ces marionnettes? tu ne travailles pas pour le répertoire de Guignol je suppose?

PHILIPPE.

Ils seront mes acteurs dans l'intrigue que je cherche. Un auteur très célèbre, a créé ses meilleures pièces, à l'aide d'une demi-douzaine de fantoches dissimulés dans son bureau. Dès qu'il découvre un caractére, ou qu'il tient une action il la suit : au lieu de prendre des notes il donne à ses poupées le nom et le rôle du personnage de la comédie ébauchée. J'essaie ce système, car je manque d'imagination Mais parlons de toi, que fais tu ?

JACQUES (*appuyé contre la table*).

Pas grand chose, je ne suis pas de ceux qui figureront dans tes pièces de théâtre, mon cher ami ! J'ai deux passions, la chasse et l'automobile, la poudre et le pétrole.

PHILIPPE.

A vivre avec des matières aussi inflammables tu as dû souvent prendre feu !

JACQUES.

Non ! je ne me laisserai jamais tenter par des liaisons faciles et vulgaires : j'ai aimé très sérieusement, comme on le fait une fois dans la vie. En Suède, où j'étais en mission je rencontrai une compatriote, femme charmante mariée à un être indigne. Je sauvai la vie

de cet homme dans une circonstance très pénible pour lui. La pauvre créature, qui sans moi eut été libre, ne m'en voulut pas, elle m'aimât bientôt autant que je l'adorai. Mais elle me défendit de la revoir, même de lui écrire. Je revins en Belgique. A chaque année nouvelle le mari m'envoyait un mot de reconnaissance et de souvenir. Depuis longtemps je n'ai plus rien reçu. Il avait acheté une propriété dans une petite ville du Midi, près de la mer. Tu vois, si c'est le roman que tu cherches il est déjà lointain.

PHILIPPE (*se levant*).

Qui sait ! le hasard ne nous a pas réunis sans but. D'ailleurs, l'amour ne fait il pas de nous des fantoches, qu'il tient dans sa main par des fils invisibles? Tant qu'il nous guide nous agissons, pour retomber sans force et sans vie dès qu'il nous abandonne. (*Se dirigeant vers l'étagère.*) Regarde, j'inscris ton nom sur ce beau jeune homme (*il prend un des fantoches et épingle une carte tout en parlant*), tu seras le premier rôle autour duquel graviteront tous mes petits personnages.

LE DOMESTIQUE (*entrant un plateau à la main*).

Un monsieur et une dame désirent voir monsieur.

PHILIPPE (*lisant la carte qu'il a prise*).

« La Baronne Candide des Amertumes prie Monsieur Daurac de lui accorder quelques instants pour une affaire importante »... Candide des Amertumes!...

N'habite-t-elle pas près de chez toi ? je connais ce nom, inoubliable d'ailleurs. (*Au domestique*) Priez ces personnes d'attendre au salon, dites leur que mon client part dans un instant.

JACQUES (*avec animation*).

Candide des Amertumes ! mais c'est mon ennemie, l'abominable vieille fille qui me harcèle depuis deux ans ! Je lui ai déjà payé des indemnités dix fois supérieures au revenu de ses terres ! Elle est l'héritière de ma voisine, Madame de Warmont. La pauvre femme est morte peu après que j'eus signé un bail qui m'allouait toutes ses chasses pour dix-huit années.

PHILIPPE.

C'était s'engager imprudemment, mon cher : mais tu peux protester. Traiter avec les paysans.

JACQUES (*a pris son chapeau et sa canne*).

Elle les exploite. Ses fermiers se plaignaient des dégâts causés par mes lapins. Avec une générosité, dont elle se refait à mes dépens, n'a-t-elle pas imaginé de les dispenser chaque année, quand vient Noël, de payer leurs fermages ! Elle leur remet quittance sans recevoir d'argent ! En échange ils lui ont abandonné le droit de m'attaquer en leur nom : je t'assure que je paie pour eux des revenus.

PHILIPPE.

De mine d'or, c'est bien joué.

JACQUES (*en partant*).

Tu trouves! Merci! elle vient te consulter, effrayée sans doute par ma dernière lettre Je mets des grillages partout et la menace d'attaquer cette convention, illégale d'ailleurs, avec ses locataires Elle est accompagnée de Grigorus le vieux Notaire, un malin qui ne dira pas un mot, tu verras. Le personnage muet, quand c'est utile. Je te laisse avec elle et repasserai à six heures, nous causerons sérieusement, cela te va?...

PHILIPPE.

Volontiers, tu nous resteras dîner ?

JACQUES.

J'accepte.... Tu vas trouver un beau type de vieille fille égoïste à étudier.

PHILIPPE.

Tant mieux. (*Il va à l'étagère et en tire une vieille femme.*) Tiens ! la voilà.

JACQUES (*avec gaieté*).

Madame Pipelet, une amie d'enfance, elle est réussie. Au revoir. (*Il sort.*)

PHILIPPE (*après avoir étiqueté sa marionnette, la remet sur l'étagère; tout en parlant il détaille les personnages*).

L'avocat ce sera moi, naturellement! mais mon rôle n'est pas encore indiqué! Il manque surtout celui

de la jeune femme. (*Il prend un fantoche.*) Voici le diable, il y pourvoira : l'amour c'est son péché! (*Il sonne au domestique qui entre*.) Monsieur Morand est-il parti? (*Signe affirmatif du domestique.*) Introduisez les personnes qui sont au salon, puis veuillez monter et dire à Madame, que je lui amène un convive : peut être le dîner sera-t-il retardé de quelques instants!

SCÈNE II.

Philippe, la Baronne, Grigorus.

LA BARONNE (*entrant la première, Grigorus la suit, elle lorgne avec dédain les objets d'art et les bibelots*).

Monsieur Daurac, avocat?

PHILIPPE (*s'inclinant*).

Oui, Madame.

LA BARONNE (*désignant Grigorus*).

Grigorus, mon notaire et mon homme d'affaires.

GRIGORUS.

Serviteur, Monsieur, Serviteur!

LA BARONNE (*à Philippe*).

Appelez-moi Mademoiselle, je vous prie, j'aime à établir que je ne suis pas de celles qu'on trompe. or, une femme mariée est une femme qui s'est trompée ou qu'on a trompée, les deux choses sont claires, indiscutables et souvent se confondent.

PHILIPPE (*lui offre un siège et désigne un fauteuil à gauche à Grigorus qui s'installe très à l'aise*).

En vous voyant, Mademoiselle, on devine que vous êtes faite pour dominer, et même pour intimider notre sexe, si désireux d'étudier la femme, cet insondable problème.

LA BARONNE.

Problème que les hommes résolvent par la règle d'intérêts. (*Au notaire.*) Qu'en dites-vous, Grigorus ?

GRIGORUS.

Parfaitement, Mademoiselle la Baronne, parfaitement.

LA BARONNE.

Le manque d'étude, et surtout d'énergie, joints à une futilité naturelle à la femme, vous avaient donné sur nous une autorité qu'à notre époque on ne peut admettre. Beaucoup parmi elles, comprennent avec moi, que la supériorité de la beauté et de la grâce est un moyen de séduction dégradant, ne pouvant produire que des La Vallière ou des Ninon de Lenclos. Tristes célébrités d'amour que je n'envie pas !

PHILIPPE

Je le regrette pour nous, Mademoiselle.

LA BARONNE (*à Grigorus toujours impassible*).

Grigorus, passez-moi le portefeuille, vraiment votre placidité m'énerve, vous avez une façon désespérante de traiter l'affaire qui nous amène ici.

GRIGORUS.

J'ai eu l'honneur de vous donner mon avis, Mademoiselle, consultez Monsieur.... consultez.

LA BARONNE (*prenant le portefeuille*).

Voici en deux mots le motif de ma visite : Depuis près de trois ans, j'habite le château des Deux Ponts, que j'héritai de ma cousine Madame de Varmont, morte sans testament, du moins nous le croyions ... N'est-ce pas Grigorus?

GRIGORUS.

C'est ainsi . . c'est ainsi.

LA BARONNE.

Ma parente était une utopiste, doublée d'une dévote. Aidée du curé de la paroisse, elle passait son temps à rechercher les misères, à s'occuper des malheurs des autres

D'après moi, la pauvreté est une de ces nécessités à laquelle on ne peut toucher. Elle est un stimulant pour ceux qui ont l'intelligence de s'en préserver, tout comme la souffrance d'un malade nous fait éviter les causes qui la produisent.

PHILIPPE (*se levant agacé*).

Vous envisagez, Mademoiselle, d'une façon très pratique les mauvais côtés de la vie.

LA BARONNE.

Je trouve inutile de lutter contre les difficultés et les peines qui affligent le voisin ! Ne sont-elles pas

la conséquence du trop grand nombre de gens se disputant le droit de jouir de toutes choses ? Pourquoi augmenter la somme de ceux qui souffrent, en partageant leurs maux ? J'évite de les connaître, je défends qu'on m'en parle.

PHILIPPE (*avec humeur*).

Et malgré cette barrière établie entre la douleur et vous, il s'est glissé un ennui, une difficulté qui me valent l'honneur de votre visite ?

LA BARONNE.

C'est un mouvement généreux qui en est cause. Jugez en.... Dès que je fus avertie de la mort de Madame de Warmont, j'arrivai au château. Un curé était agenouillé, priant, au chevet de la défunte. Je n'aime ni le prêtre, ni ses utopies ; je suis positive, et n'admet que ce qui est pratique et réel. Par mes lectures et mes journaux j'ai appris à me méfier de ces hommes noirs. Sitôt qu'on les découvre auprès d'un mourant, on peut s'attendre à ce qu'un legs important, sinon toute la fortune, sera détourné au profit d'une église ou de son desservant.

PHILIPPE.

Mais cette fois, vous vous trompiez je suppose.

LA BARONNE.

Oh ! Je sais, Monsieur, que vous avez la faiblesse de défendre le clergé et cependant vos adversaires rendent

hommage a votre droiture. Puis on m'a assuré que vos honoraires (et c'est justice) sont en rapport avec le gain, ou la perte des procès.

PHILIPPE (*souriant*).

Pardon, Mademoiselle, j'attends le rôle abominable que va jouer ce bon et brave curé de campagne regrettant sa bienfaitrice.

LA BARONNE.

Le jour des funérailles de ma cousine, après la cérémonie, il vint les larmes aux yeux, me présenter ses hommages et me recommander les pauvres. Il paraissait si triste, que je fus quelque peu embarrassée de le congédier. Je lui demandai de m'attendre et j'allai chercher dans la chambre de la défunte, un livre, sans valeur, qu'elle lisait, paraît-il, peu d'instants avant de mourir ; je le lui offris ne croyant pas me désaisir d'une fortune

PHILIPPE (*très intéressé*).

Cela devient un roman ! voilà un beau sujet de comédie... j'y trouve même un rôle de prêtre ! A Paris il est à la mode de les ennuyer dans leurs églises, mais de les applaudir au théâtre.

LA BARONNE (*pendant cette dernière phrase elle a cherché un papier dans son portefeuille*).

Grigorus, je ne trouve pas la lettre de votre curé : vous l'avez conservée sans doute, montrez-la à Monsieur Daurac.

Grigorus (*retirant une grande enveloppe de sa poche*).

Je suis souvent en rapport avec l'abbé Darchembeau : il est très occupé dans sa paroisse qui est étendue, il dispose de peu de temps, voilà pourquoi après avoir serré soigneusement le livre de Madame de Wademont dans son secrétaire, il fut pendant de longs mois sans revoir le volume. L'autre jour il lui tomba sous les yeux. Entre les feuillets se trouvait une enveloppe à mon adresse.

Je me rappelle que ma cliente m'avait fait appeler le matin même de sa mort. J'étais son notaire, et son homme de confiance. Elle mourut en quelques heures sans avoir pu me recevoir. On la croyait à peine malade. (*Il rend l'enveloppe à Philippe.*)

Philippe.

Des dernières volontés sans doute.

Grigorus.

Une copie Monsieur, une copie, l'acte a été remis à qui de droit.

Philippe (*à part*).

C'est prudent. (*Lisant à haute voix.*) Ceci est mon testament : Je laisse toute ma fortune à Suzanne Charlier ma filleule, si au jour de mon décès elle est veuve de Sir William Johnson son époux. Dans le cas où ce dernier serait encore en vie au moment même de ma mort, tout ce que je possède appartiendrait de droit à mon héritière légale la Baronne Candide des Amertumes.

Fait au château des Deux Ponts le 5 Sept. 1902.

Claire de Wademont.

PHILIPPE.

Mais ce testament me paraît inattaquable ! je le regrette pour vous Mademoiselle, connaissez-vous Madame Suzanne Charlier ? Etait-elle veuve le 5 septembre 1902? en ce cas elle hérite sans contestations possibles.

LA BARONNE.

Suzanne Charlier, ou plutôt Madame Johnson est une cousine très éloignée de Madame de Wademont. Son père, conseiller à la légation de Londres, y vivait, avec sa femme, dans un luxe peu en rapport avec leur fortune. Il força sa fille à épouser un richissime anglais viveur et débauché. Elle vécut en Suède, très malheureuse, puis son mari l'emmena aux environs de Nice dans une superbe propriété qu'il avait achetée. Je crois me rappeler qu'il est mort, vers la même époque que Madame de Warmont.

PHILIPPE (*très attentif à ce récit*).

Mais c'est la femme que Jacques a aimée.

LA BARONNE.

Vous dites, Monsieur.

PHILIPPE.

Permettez, un instant je vous prie. (*Il va à l'étagère et épingle une carte sur la poupée qu'il prend en main.*) Je tiens cette fois l'amour et la beauté !

La Baronne (*s'est approchée de Grigorus, et après avoir considéré Daurac avec étonnement, elle ébauche un geste qui semble demander au Notaire si l'esprit de l'avocat n'est pas dérangé*).

Grigorus.

Mais que peut-il faire dans ce coin ? Ma parole il range des marionnettes !

Philippe (*revenant au milieu de la scène*).

Nous n'avons qu'une chose à faire, nous mettre le plus vite possible en rapport avec Madame Johnson. Où est-elle ?

La Baronne.

A Bruxelles depuis peu. Elle loge à deux pas de chez vous Hôtel Mengell.

Philippe.

Je vais téléphoner, il faut connaître la date exacte de la mort du mari. (*Il sonne au téléphone*) Allo, allo... le n° 312 s'il vous plaît ... je suis bien à l'hôtel Mengell. .. je désire parler à Madame Johnson.... oui.... voyez si cette dame est chez elle . dites-lui que l'avocat Daurac la demande pour une affaire importante. J'attends au téléphone, veuillez resonner et demander le n° 78

La Baronne.

Cette incertitude est odieuse. Vous croyez donc, Monsieur, qu'il sera impossible d'annuler ce testament, si la mort de Monsieur Johnson est antérieure au jour ou il a été signé : il y a là, peut-être, une captation à plaider.

GRIGORUS.

C'est invraisemblable, Mademoiselle la Baronne, invraisemblable ! Madame Johnson ne voyait jamais sa marraine, ces dames s'écrivaient rarement. Je me souviens que pendant que j'étais en visite chez elle, Madame de Warmont reçut son portrait et me le montrât. C'est une jolie femme... une très jolie femme ?

LA BARONNE.

Tant pis pour elle. (*On sonne au téléphone.*)

DAURAC (*répond très haut*).

Oui, Madame, parfaitement, dans un quart d'heure j'aurai l'honneur de vous attendre. (*Il ferme le téléphone. A la Baronne*) J'insiste, Mademoiselle, pour que cette entrevue ait lieu sans témoins. D'ailleurs j'interrogerai Madame Johnson avec impartialité ; toute la question dépend d'une date ; veuillez revenir vers sept heures, nous serons fixés.

LA BARONNE.

Je ne tiens pas à rencontrer cette fille de gens ruinés, enrichie par un misérable, à plus tard Monsieur Venez Grigorus (*Elle sort suivie de Grigorus qui fait en partant un geste moqueur et ravi à Daurac.*)

SCÈNE III.

Philippe Daurac, Jacques Morand, le Domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Jacques Morand est revenu et attend Monsieur.

PHILIPPE (*se dirigeant vers la porte d'entrée*).

Entre donc cher ami ! tu seras content de moi !

JACQUES.

Mon implacable ennemie a-t-elle assez maugréé? Voyons quelle proposition es-tu chargée de me faire ?

PHILIPPE.

Mais tout s'arrange le mieux du monde mon ami, je suis persuadé que la châtelaine des Deux Ponts deviendra avant peu Madame Jacques Morand.

JACQUES.

Que dis tu ? tu veux que j'épouse cette horrible vieille. C'est de la folie.

PHILIPPE (*tirant sa montre de sa poche*).

Regarde, à ma montre je parie tout ce que tu voudras qu'avant une heure tu seras aux pieds de la châtelaine des Deux Ponts.

JACQUES.

Tu déraisonnes ! je tiens le pari et l'enjeu que tu voudras !.... Mais cette plaisanterie est blessante pour moi. La méchante créature t'a persuadé que je suis ruiné ! et capable de me procurer de l'argent à tout prix ! Non, tu ne peux me croire réduit à accepter une chose aussi vile. Si je n'ai cédé à aucun entraînement, si la femme n'a plus rien été dans ma vie, c'est que je reste fidèle à un souvenir très profond Ce ne sera pas l'héritière de Madame de Warmont, quelque riche qu'elle soit, qui changera mes idées sur le mariage. Pour beaucoup c'est une retraite honorable, la fin de la jeunesse. On passe par dessus l'amour, entraînant avec soi une malheureuse qu'on associe à tous ses désenchantements. Et cependant la nature elle-même fait éclore la fleur dans son amoureuse beauté avant le fruit symbole de la maturité.

PHILIPPE (*souriant*).

Sois poète tant qu'il te plaira, mon cher, tu ne peux rien contre le destin. (*On sonne au timbre.*) Pardon, c'est la personne que j'attends je n'ai qu'un mot à lui dire. Je gagnerai mon pari, crois-moi, la réunion des deux domaines est chose faite. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Jacques Morand, Philippe Daurac, *puis* **Thérèse Johnson.**

JACQUES MORAND (*reste seul, hausse les épaules, et fait quelques pas, arpente le bureau, et se décide à partir. Il prend son chapeau, sa canne, puis change d'idées. Il va s'asseoir à une table le dos tourné à la porte d'entrée, ouvre un portefeuille et fait des annotations. Scène mimée qui a laissé à Daurac le temps d'avoir mis Madame Johnson au courant des affaires.*

PHILIPPE DAURAC (*s'effaçant pour laisser passer Thérèse*).

Ainsi Madame, c'est bien le 19 août 1902 que Monsieur Johnson est mort.

THÉRÈSE.

Mais oui, Monsieur, j'en suis certaine.

PHILIPPE.

Il n'y a donc plus rien à contester. (*Touchant l'épaule de Jacques qui est plongé dans la lecture de ses papiers, se retourne subitement, et se lève marquant de plus en plus sa stupeur pendant que Philippe lui parlera.*) Madame, permettez-moi de vous présenter votre futur voisin, Monsieur Jacques Morand, puisque le testament de votre parente Madame de Warmont vous fait son héritière. Je vous dirai que mon ami paraît décidé à

n'accepter aucun arrangement avec la châtelaine des Deux Ponts ; je vous recommande à tous les deux un grand esprit de conciliation (*Il sort sans être remarqué*)

THÉRÈSE.

Monsieur Morand... Jacques.

JACQUES.

Je suis trop troublé.... trop ému ! j'ai tant souhaité de vous revoir ... mais je ne supposai pas que ce moment serait arrivé d'une façon aussi inattendue, ceci fait mal, on est trop heureux. .. c'est presqu'une douleur.... comme les adieux ... (*Cherchant autour de lui sans trop savoir ce qu'il dit*) Vous êtes seule ici . je n'ai jamais cherché à savoir ce que vous étiez devenue, je ne recevai plus de lettre.. . je vous ai obéi depuis ce jour où vous m'avez chassé. En nous séparant nous nous donnions une grande preuve d'amour.. . Vous êtes seule ici.

THÉRÈSE.

Je suis toujours seule maintenant Monsieur Johnson est mort il y a plus de deux ans.

JACQUES

Il est mort.... vous êtes libre, et vous ne me l'avez pas écrit.... Ah ! vous ne m'aimez donc plus !

THÉRÈSE.

Ma mère était très malade quand elle est arrivée chez moi ; je l'ai soignée, elle s'est éteinte doucement

réchauffée par le soleil du Midi. C'est la première fois que je reviens en Belgique.

JACQUES.

Mais pourquoi m'avoir caché ces événements qui changent toute votre vie, et pourquoi conservez-vous en me revoyant cette réserve si peu à l'unisson des sentiments que j'éprouve ?

THÉRÈSE.

Monsieur Johnson avant de mourir s'est rendu compte de la vie qu'il m'avait faite. Il a taché de racheter le passé en assurant l'avenir. Je respectai un deuil qui m'apportait, sous l'ombre de ses voiles, une période de recueillement et de calme. Puis, croyez-moi, on n'ose appeler le bonheur, de crainte de voir arriver à sa place la désillusion et l'oubli ! On l'attend .. et, s'il doit venir il vient comme il nous est venu, puisque vous êtes là, et que vous m'aimez encore.

PHILIPPE.

Oh ! de toute mon âme Thérèse. (*Il lui prend la main et l'embrasse tendrement, puis la mène lentement vers le canapé.*) Je suis si heureux, et cependant je ne trouve rien à vous dire, il me semble que je connais votre vie, que vous connaissez la mienne, que nous ne nous sommes jamais quittés, et je puis rester là, près de vous, sans cesser de vous regarder, éperdu de mon bonheur.

Thérèse.

Mais quand l'amour est véritablement de l'amour, mon ami, on n'est jamais séparé : La pensée se dédouble et suit l'absent, les yeux gardent l'empreinte de son regard, l'oreille perçoit sans cesse le son de la voix aimée, voilà pourquoi aujourd'hui le passé s'efface, il n'existe plus, tout disparaît hors le rapprochement de nos deux cœurs !

Jacques.

Vous avez vécu auprès de moi, Thérèse, dans cette vie chaste et saine de la campagne, où mes souvenirs d'enfance et les vôtres se confondaient sans cesse. Je vous gardai toute la pureté familiale de mes tendresses. Dans l'air que je respirai, votre immatérialité se mêlait aux ombres chères de ceux que j'ai perdus. En entrant chez moi, vous ne serez pas une étrangère, car absente vous y occupiez déjà une place que bien des présences réelles ne peuvent conquérir. Et, peu à peu, ce qui m'arrive aujourd'hui me paraît très bon, très naturel, je puis à peine croire, tant l'heure me semble douce, qu'il y a encore des malheureux !

Thérèse

Gardons-nous de l'oublier ! on écarte peut-être le malheur en se rappelant qu'il est l'hôte toujours prêt à venir, sans qu'on s'y attende, prendre place à notre foyer.

JACQUES.

Et voyez donc, Thérèse, vous dites « notre foyer » sans que l'un ou l'autre de nous mette en doute l'impossibilité d'une séparation nouvelle ! Que comptez-vous faire maintenant ? (*Jacques embrasse longuement les mains de Thérèse, pendant ce temps Philippe est revenu, et est allé s'asseoir près du bureau. Ni Thérèse ni Jacques ne l'ont entendu. Philippe tousse et Jacques se retourne d'une air mécontent. A Philippe.*) Que fais tu ici .. je t'avais complètement oublié !

PHILIPPE.

Encore, mais c'est donc une habitude.... ingrat ! Rassure-toi, mon cher Jacques, je suis parti après t'avoir présenté à Madame Johnson. Dans mon métier on a l'expérience que les discussions et les querelles doivent se vider sans témoin. (*A part*) J'ai manqué un joli duo d'amour à mettre dans ma comédie.

THÉRÈSE (*allant à Philippe et lui tendant la main*).

Vous devez être, Monsieur, un ami sincère de Jacques, je n'ai pas eu le temps de lui parler du testament de ma marraine, veuillez lui expliquer comment je deviens sa voisine.

LE DOMESTIQUE (*entrant*).

La Baronne et Monsieur le notaire sont là et demandent Monsieur.

PHILIPPE.

Faites les entrer sans leur dire qu'il y a du monde chez moi. (*Le domestique sort.*) Tu vas revoir ton ennemie, mais cette fois elle est désarmée. (*Jacques et Thérèse sont debout près du canapé de gauche et causent avec tendresse et émotion, la Baronne des Amertumes entre très digne suivie de Grigorus qui se tient à distance*)

PHILIPPE (*s'avançant vers la Baronne*).

Monsieur Johnson est mort quinze jours avant votre parente, Mademoiselle, donc sa veuve hérite toute la fortune de Madame de Warmont. Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, tout procès serait inutile.

LA BARONNE.

Oh ! je ne cède pas encore mes droits, Monsieur! (*Avec aigreur apercevant Jacques et Thérèse.*) Tiens ! mon beau voisin ! ils se connaissent donc, c'est intéressant à noter.

PHILIPPE.

Il est facile de prouver que depuis cinq ans Monsieur Morand n'a point revu Madame Johnson.

LA BARONNE (*avec hauteur à Thérèse*).

Madame, il se peut que vous deveniez la châtelaine des Deux Ponts, car les morts semblent vous aider à embellir l'existence des vivants ! Monsieur Morand cherche à réunir les deux domaines, rien de plus naturel, c'est son rôle, mais je le croyai moins prati-

que en affaires! Monsieur Johnson vous avait donné la liberté : vous trouvez meilleur de reprendre des chaînes : il les a dorées, cela facilitera les choses. Venez Grigorus. (*Elle sort.*)

GRIGORUS (*à Thérèse*).

Mes respects, Madame, mes respects. . .., sa cause est perdue, elle ne trouvera pas un défenseur! Tout le village fêtera son départ, une femme égoïste et sans croyance, c'est comme un arbre creux : on l'abat, il tombe en poussière sans même donner une flamme. (*Il sort.*)

PHILIPPE.

Cet homme a du bon sens. Eh bien, Jacques (*tirant sa montre*) et mon pari ! ... regarde trois quarts d'heure ont suffi pour te réconcilier avec la châtelaine des Deux Ponts... je crois avoir gagné... qu'en dis-tu.

JACQUES (*lui montrant le portefeuille sur le bureau*).

Oui, mais ces fardes deviennent sans valeur! tu perds toutes ces causes à plaider.

PHILIPPE.

Contre les lapins.. . laisse les gambader en paix, mon ami, Candide des Amertumes m'a fait comprendre leur joie de vivre : Il n'y a pas de vieilles filles parmi eux!

JACQUES.

Et ta comédie !

PHILIPPE (*allant vers ses fantoches et baissant le rideau*).

Je ferai un acte, un lever de rideau; je t'aime trop pour ne pas baisser la toile sur ton bonheur. Mais le public applaudira-t-il mes personnages?.. Ils vivront dans le décor sévère d'un bureau d'avocat : point d'adultère ni d'alcôve livrant ses secrets,... pas même le coup de revolver, qui termine toutes les comédies. Rien qu'un grand amour, que le mariage consacre.

JACQUES.

Ne crains rien, nous dirons pour toi ce mot de la fin. (*Prenant la main de Thérèse et s'adressant au public.*) Mesdames, applaudissez, nous nous aimons et... nous serons fidèles, n'est-ce pas là le dénouement le meilleur, au théâtre, comme dans la vie. Mesdames applaudissez.

RIDEAU.
